

# Nouvelles de l'autochtone

Pascal Gibourg

▪



La journée il tirait ses rideaux pour ne pas être vu. Pour sortir, il attendait la nuit, et encore marchait-il le plus loin possible des réverbères. Quand il ne recouvrait pas sa tête d'une capuche, il revêtait une perruque qui lui donnait un air féminin. Sinon, si la chaleur était telle qu'il ne supportait rien, il s'efforçait de produire autour de lui autant d'ombre qu'un grand arbre à l'heure où elle s'allonge. Parfois il y arrivait si bien que, lorsqu'il cherchait à saisir son reflet dans une vitrine, il ne voyait que ses jambes et cherchait en vain le reste de son corps.

■

Personne n'attendait rien de lui. Qu'il se montre ou ne se montre pas, qu'il parle ou ne parle pas, qu'il mange peu ou beaucoup, chaud ou froid, qui aurait trouvé à y redire ? Ceux qui ne le connaissaient pas lui trouvaient bonne mine. Il gardait son sourire. Ceux qui le connaissaient... Il y avait bien eu un jeune homme, c'était loin. Il n'aurait pas su dire s'il était encore vivant.

■

Il rêvait d'être musicien. Il aurait eu un instrument. On lui aurait laissé tout le temps pour en jouer. Seulement voilà, cet instrument ne pouvait rendre un son qui ne soit juste, ce dont beaucoup se seraient réjouis – et lui qui ne savait pas par quel bout l'empoigner pour l'accorder !

■

Il n'aimait pas à se salir mais dans certaines circonstances il pouvait arriver qu'il se laisse emporter par quelque torrent de boue ou autre avanie naturelle. À peine avait-il mis le pied dans l'engrenage qu'il le regrettait. Cependant il y retournait, comme s'il se pouvait que durant son absence les choses aient changé. Cela ne faisait que le justifier dans son retranchement de plus en plus irréversible, même s'il ne pouvait nier que ces faux pas lui redonnaient, à défaut d'une réelle estime de soi, un vague sens de la propreté.

■

Lui-même concevait que de l'extérieur il paraisse impénétrable. Ses agissements laissaient perplexe. Personne n'osait plus se prononcer. Le voir traverser la rue, entrer dans une boutique ou plus innocemment se baisser pour refaire son lacet inspirait une grande inquiétude à ceux qui n'avaient

pas la force de détourner leurs yeux de l'incongruité qu'il représentait. Quant à dire en quoi consistait cette anomalie, personne ne s'y risquait. Une maladie infantile contractée par un ancêtre, un voyage en Laponie...

■

Voir certaines personnes le rassurait. Pas uniquement des gens qu'il pouvait connaître ou avoir déjà vus, des inconnus. Ce qu'il préférait par-dessus tout, c'étaient les médecins. Certes, il fallait qu'il trouve chaussure à son pied, mais quand il pouvait abandonner son corps aux mains confiantes d'un médecin qu'il voyait pour la première fois... Le problème était qu'ils ne lui trouvaient rien et qu'il éprouvait de la honte à songer aux prétextes qu'il pourrait faire valoir pour les revoir. Il songeait bien qu'il pouvait y avoir là, dans cette gêne, cet imbroglio, le commencement d'une maladie, mais ne sachant pas laquelle, il ne pouvait se résoudre à consulter pour se faire soigner.

■

Il pensait avoir échappé à l'histoire, aux déterminations sociales, familiales, linguistiques. Il faisait valoir un libre arbitre, une libre pensée. En fait, il avait mis ses pieds dans les

pas de ses aînés jusqu'à ce qu'il bute contre un mur où, à la suite d'une ribambelle de noms, on avait attendu qu'il inscrive le sien. Incapable de le faire, il ne put que reconnaître qu'il avait emprunté un chemin qui n'était pas le sien. Il enjamba alors le mur et tous comprirent avec stupeur en entendant la voix enjouée qui l'accueillit qu'il n'avait jamais vécu là mais toujours de l'autre côté, que l'on ne voyait pas.

■

Il ne se désespérait pas comme le font ceux qui agissent sans connaître leurs limites, après être tombé. Il se désespérait de ne pas agir, ne sachant pas comment déplacer, effacer, redessiner ces limites qu'il ne connaissait que trop bien. Ainsi, il pensait échapper aux déceptions inhérentes au fait de marcher, d'ouvrir la bouche, de s'exprimer, sans parler de toucher, d'embrasser et de s'attacher à un corps qui n'est pas le sien. Mais rien n'y faisait, et il se retrouvait dans la même impasse en compagnie de la même fille qui l'avait quitté il y a des années. Se pouvait-il qu'il ait vieilli ?

■

Un matin, sans raison, il se sentit bien. S'il en avait été capable il aurait éprouvé de la joie, car la lumière du jour le

suivait dans ses déplacements comme l'aurait fait une personne attachée à sa compagnie. Il sentait bien quelque chose au niveau du cœur, comme une légère poussée, deux bras cherchant à s'écarter. Mais non, et son muscle restait renfermé, enfoncé comme peut l'être une aile après un choc.

■

On lui trouva une sale mine. Des témoins dirent l'avoir vu la nuit. Il finit par avouer avoir fait brûler des matières infectes et peu combustibles à proximité de sites industriels surveillés. On chercha par tous les moyens à lui redonner une couleur humaine. Ce fut peine perdue. Rien ne semblait pouvoir avoir raison de ce noir qu'il avait sous les yeux et dont on finit par penser qu'il n'était rien d'autre que l'affreux dépôt de suie produit par la combustion de déchets toxiques dont l'existence, il est vrai, de l'avis de tous, paraissait peu licite.

■

À ceux qui s'étonnaient de le voir tout acheter en double alors que de toute évidence il vivait seul, il répondait que sa femme était en détention provisoire jusqu'à ce qu'elle se décide à vivre avec lui. Comme cela pouvait arriver à tout moment et qu'il avait horreur d'être pris au dépourvu,

il préférait se donner de la peine plutôt que de passer pour égoïste. Aussi mettait-il toujours deux couverts et mangeait-il deux menus. À certains moments, il prétendait l'entendre appeler ou frapper du poing contre la porte, ce qui, selon lui, était le signe patent qu'elle se préparait à l'idée de partager sa vie. Quand il se sentait le cœur gros, il allait jusqu'à se plaindre d'un fils parti loin rater sa vie.

■

Rencontrait-il quelqu'un qu'il connaissait, il s'en détournait vivement. Rien ne lui était plus douloureux que d'évoquer des choses passées qu'il savait ne pas pouvoir revivre. Ne voulant plus voir les gens qu'il connaissait, ne faisant rien pour en rencontrer de nouveaux, il finit par ne plus voir personne. Aussi, comme toutes les personnes seules passait-il beaucoup de temps devant sa glace.

■

Il avait souffert de voir des arbres grandir jusqu'à faire plusieurs fois sa taille, des espèces animales courir bien plus vite que lui. Il s'était fait une raison. Mais au fond de lui il s'en voulait encore et il suffisait parfois d'un chat qui grimpe furtivement dans les branches d'un arbre pour qu'il se sente

bouillir de rage et d'impuissance. Il n'était pas sûr d'être encore capable d'aimer les hommes.

■

Il voulait empêcher les feuilles des arbres de tomber, les pétales des fleurs. Il observait leur chute impuissant. Il observait aussi le visage d'autrui, le plus souvent à la dérobée. Il nourrissait l'espoir secret de retrouver une façon de sourire qu'il avait égarée. Trouver une place depuis laquelle voir les choses autrement lui prenait plus de temps que prévu, c'était tout, infiniment plus. Il n'y avait pas de quoi s'alarmer, non, vraiment pas de quoi.

■

Il fuyait tout tête-à-tête, particulièrement celui qui le mettait face à lui-même. Aussi errait-il quotidiennement infatigablement. Il repérait bien des places où s'asseoir, des bancs vides, des pelouses vertes, parfois même de jolies filles contre lesquelles se blottir un instant, mais de là à s'arrêter... Ralentissait-il le pas ? rarement. Le plus souvent il accélérait.

■

Quand il ne savait plus quoi penser ni à qui s'en remettre, il guettait le premier rayon de soleil pour se placer dessous. Que le soleil le traite sans distinction était une consolation, plus, un *rassérènement*. Malheureusement le mot n'existait pas.

■

Un jour il eut une révélation. Bien que son corps eût des proportions normales, moyennes, il comprit qu'il ne s'était pas développé. Le temps avait bien passé, mais le processus s'était enrayé. Il n'aurait su dire quand ni où exactement, quel organe avait été touché. Il cherchait un endroit où il eût mal s'il devait appuyer dessus. En avait-il trouvé un qu'en appuyant plus fort juste à côté il croyait en avoir trouvé un autre. N'en trouvant finalement aucun ou tant qu'il ne parvenait plus à les distinguer, il finit par penser qu'il était en bonne santé. N'étant toutefois pas décidé à abandonner, il se demanda s'il l'avait toujours été et fut alors séduit par l'idée de s'inventer un passé.

■

Bien qu'il en eût très envie, il éprouvait un mal fou à entrer en scène. Plus il en avait envie et moins il y arrivait. Moins il y arrivait et plus il en avait envie. Il se mit à parler

seul, comme s'il était l'acteur de ses propres pensées et qu'il les disait haut pour un public qui bientôt allait affluer. Pour l'instant il se taisait dès qu'il sentait une présence dans un rayon de vingt mètres. Mais après, plus tard, ils verraient.

■

Quelque chose obsédait son esprit. Ce n'était pas à proprement parler une pensée ou une image. Plutôt une sensation. Son front lui semblait obscurci par une barre de nuages qui l'empêchait de voir clair. Mais tout ceci était trop grave pour se résoudre en un simple mal de tête. Il lui fallait changer de nature et de condition. Il songeait aux trente-six solutions, aux mille et une manières.

■

Inconscient de la difficulté ou finalement satisfait d'avoir trouvé un obstacle infranchissable, il s'efforçait durant de longues heures et plusieurs fois par jour de faire passer un univers de son invention, conçu par lui, imaginé, par le chas d'une aiguille qu'il finissait généralement par se planter dans la cuisse, dépité de ne pas toujours y arriver.

■

On l'appréhenda un jour en train d'appeler une personne qu'il finit par avouer ne pas connaître. La scène s'était déroulée en bas d'un immeuble. Il avait appelé longtemps sans obtenir aucune réponse. La police était intervenue. Il s'était justifié en invoquant une ancienne extinction de voix.

■

Des pensées soudaines le réveillaient. Il pensait quitter son domicile sans avoir d'adresse où se rendre, usurper l'identité d'un inconnu et séduire sa femme. Tant de choses lui semblaient possibles. Il pensait même partir à la conquête d'un sommet. Plus réalistement il se voyait dégringoler un interminable escalier.

■

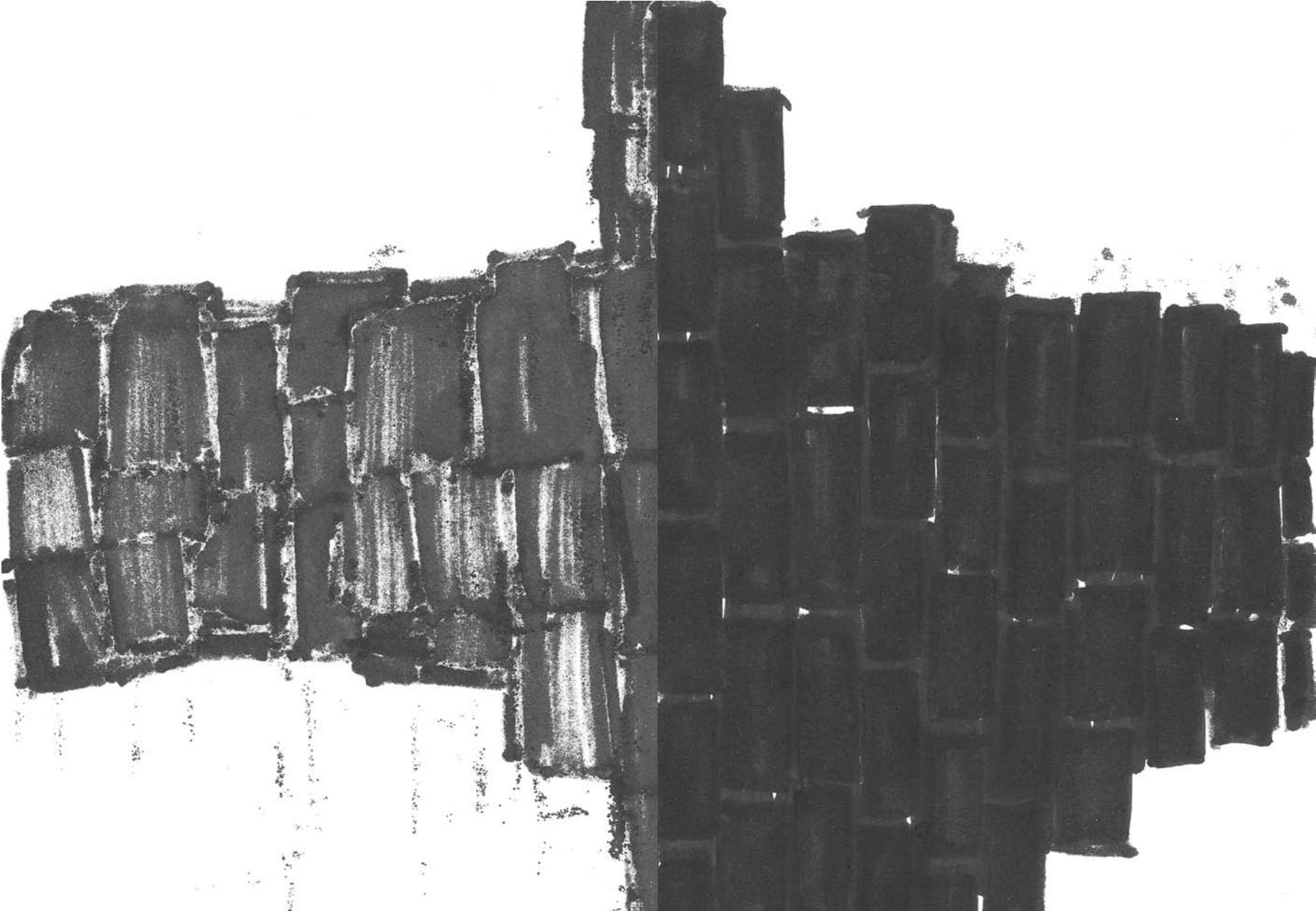
Lui qui n'était jamais parti, voilà qu'il se mettait à rêver de l'étranger. Il levait la tête et s'imaginait dans un des avions qui traversaient le ciel. Se retrouver loin, loin de tout ce qu'il connaissait, comme cette pensée lui était agréable. Mais plutôt que de s'imaginer entrant dans une agence de voyages, il se voyait marcher au fond de l'eau, au milieu de poissons argentés et de coraux rouge orangé.

■

Comme un insecte, un animal sauvage ou un homme de peine, il se voyait assailli dès son réveil par une contrainte claire à laquelle il obéissait simplement. Bûchant toute la journée il atteignait midi difficilement, appréciant comme une grâce la pause et le maigre repas qu'on lui accordait. Le soir, il était si fourbu qu'il glissait dans le sommeil sans même s'en apercevoir. Le seul moyen de se voir dont il disposait – il y songeait quand même – était de se pencher au-dessus des flaques d'eau après les orages. Seulement on ne lui en laissait jamais le temps. Demain, pensait-il. Et sa vie s'écoulait. Si l'existence devait finir par trop lui peser, il pourrait toujours se faire renverser par une voiture, piétiner par un cheval.

■

Il freinait des élans spontanés, contrariait des vocations. Refroidir des enthousiasmes ou démolir des constructions à l'état de prévision avait suscité son intérêt, mais de là à y voir une fin en soi ! Avait-il jamais eu une envie, un désir ? Quand il sortait, non seulement il ne faisait rien pour réprimer la grimace qui lui tenait lieu de visage mais il arborait fièrement un faux nez, un faux nez ! Inutile de vous dire qu'autour de lui il déclenchait tout sauf l'hilarité.



■

Quand il était las de lutter en vain, il faisait appel à ce qui en lui était de l'ordre de l'acceptation, de la conciliation, de la réconciliation. Dire qu'alors ses traits s'apaisaient et qu'au lieu de l'ombre d'un peuple laid et méchant on pouvait voir sur son visage, moyennant un faible effort d'imagination, la silhouette d'une jeune fille serait exagéré. Mais enfin, une perspective... une profondeur... un abîme, un gouffre – le pauvre, à nouveau je ne le voyais plus.

■

Il signait des traités de paix, des accords, des trêves. Il dissolvait des assemblées, reconstituait des armées. Il brandissait des menaces, agitait des chiffons. Il ne se passait pas un jour sans qu'il lance une offensive ou une contre-offensive. Rien ne devait rester dans l'ombre, chaque point devait être éclairci. Devant un problème insoluble, il eut un jour une idée de génie : rédiger une charte. Depuis il y travaillait et les tirs avaient cessé.

■

Il acquit un animal domestique. Un animal de compagnie, doux et réconfortant. Celui-ci courait partout,

émettant des sons de ravissement ou de mécontentement. Ce n'était pas là une mince responsabilité. Il s'entendait bien avec l'animal, bien sûr. C'était davantage avec lui-même qu'il était en froid. Au moins, se disait-il, pensant *a contrario* à sa propre vie dont il ne savait comment se débarrasser, celui-là, il ne me sera pas difficile de lui trouver un coin discret où l'abandonner. Mais ce n'était qu'une idée. Au fond il ne se croyait pas capable d'accomplir une chose pareille. D'ailleurs, avait-il seulement déjà accompli quelque chose ? Il rechercha dans son passé. Il ne trouva rien. Pas même une lettre de démission, une notification de rejet dont il aurait été l'objet.

■

Il gueulait. Pas très fort, mais il gueulait quand même. Gueuler le soulageait. Cependant il y voyait un risque, celui de l'accoutumance. Aussi gueula-t-il de moins en moins fort. Quant à parler... Parler avait quelque chose de... non, s'il devait continuer, et il semblait qu'il n'avait guère le choix, il gueulerait, la chose était entendue.

■

Il lui fallait encore tenir, pas longtemps, un peu, après il verrait, les choses iraient mieux. Mais pour l'instant,

il n'y avait pas à tergiverser. Il n'y avait qu'un passage et c'était celui-là. Il pensa mettre une main sur les yeux de la monture qu'il s'imaginait chevaucher et d'une voix rassurante chuchoter à son oreille les mots qu'il fallait pour qu'elle passe l'obstacle sans trop avoir peur – au lieu de cela il s'endormit et le cheval s'avança courageusement sur le lac gelé.

■

Chaque jour était pour lui un obstacle qu'il se devait d'éviter, une colonne qui lui bouchait la vue et l'empêchait de bien voir le spectacle. Il avait déjà laissé derrière lui un nombre impressionnant de ces colonnes dont il ne percevait, quand il se retournait sur lui-même, que les plus hautes, les plus belles, celles dont il se souvenait avec fierté avoir déjoué l'intention maligne de le repousser. Cependant, il se posait une question : sur quoi finirait-il par déboucher, car on ne peut passer son temps – il en avait conscience – à contourner des colonnes et à... Il en était là quand il rencontra un pilier.

■

Il pensait que les choses allaient changer. Peut-être même avaient-elles commencé de se métamorphoser sous ses yeux. Le voyait-il ? Il se concentrait le plus qu'il pouvait mais

sans savoir toujours sur quoi porter son attention. Du coup, il paraissait distrait, égaré même. Après un long effort il parvint à se faire une idée, à préciser la forme qui venait péniblement au jour dans son esprit. Il imaginait une porte tournant très très lentement sur ses gonds et finissant par ouvrir sur une lumière blanche d'une intensité, d'une vigueur... Il en était aveuglé, ébloui et dut fermer les yeux pour garder l'équilibre.

■

Comme s'il s'était agi de bancs entiers de poissons carnivores, il observait impavide les secondes s'entre-dévorer avec une férocité et un acharnement qui ne laissaient aucun doute : aucune ne survivrait, et si la dernière devait se dévorer elle-même elle se ferait une raison, non, rien de ce temps-là ne pouvait ni ne devait survivre – et c'était presque une joie de penser que cette agonie connaîtrait une fin. Cependant un arrière-goût l'indisposait : qui la savourerait ?

■

Il se méfiait de tout, objets, lieux, visages, tout lui semblait doublé d'un fond qui l'attirait et il savait vers quoi – aussi bifurquait-il à l'improviste tout en s'assurant de ne pas être poursuivi. Mais en lui résonnait toujours la même voix

et il avait beau parler ou se taire, rien ne l'empêchait de bruire doucement, de s'écouler – et il lui fallait repartir et marcher encore plus loin car il s'en persuadait, un moment viendrait où, exténuée, la voix serait si mince qu'il ne l'entendrait plus. Aussi marchait-il vite car il avait hâte.

■

Ce n'étaient pas seulement ses jours qui étaient noirs, lui vivant, c'était la quantité de noirceur sur la terre qui s'en trouvait accrue, renforcée. Il projetait une ombre qui prenait en chasse des êtres incroyablement loin de lui, des êtres qu'il n'avait jamais vus ou une fois, avec lesquels il n'avait échangé que quelques mots. Si encore ils n'avaient pas parlé de lui...

■

La nuit il faisait vrombir clandestinement le grand orgue de l'église. Venait-on perquisitionner chez lui, on le trouvait sagement endormi dans son lit. Lui-même n'avait pas connaissance de ses dons et ce n'était somme toute qu'une rumeur qui lui imputait des faits contraires aux apparences. D'aucuns pensèrent murer sa porte, d'autres lui menotter les mains. Puis, le silence aidant, il se fit oublier. Enfin l'impensable arriva.

On apprit que le soleil d'une galaxie voisine avait cessé d'émettre et tous les regards se tournèrent vers lui.

■

S'arrêter, il le voulait bien, il l'aurait bien voulu. Mais pas un lieu ne le retenait. Était-il sur le point de s'engager, de remplir un formulaire certifiant qu'il n'allait pas se débîner, alors que tout était rempli et qu'il se croyait arrivé, l'idiot, le lâche, le dégonflé, il oubliait de le signer.

■

Un jour, il s'en souvenait, on lui avait saisi la main. Personne ne s'était attaché à lui mais quelqu'un y avait pensé. Retrouverait-il cette main dans laquelle, un instant, la sienne s'était abandonnée ? Oui, oui, quel sens sinon sa vie aurait-elle pu avoir ? Il bénissait le jour où Cendrillon avait été chassée de chez elle, forcée d'aller danser.

■

Il rêvait d'une montagne très haute, située dans un pays où il n'était jamais allé. On lui avait parlé du canal, mais cela ne lui disait rien. Il n'était pas décidé. Et puis il vit

un homme en feu et cela eut une profonde répercussion sur sa façon de penser.

■

Il ne prenait pas les choses au sérieux. Ce qui retournait le sang de ses semblables ne l'affectait que lointainement. On chercha à lui faire peur, à l'alarmer. On le menaça, on lui prédit le pire. Sa santé même était en péril et plus personne n'osait le regarder en face. Tous avaient les yeux fixés sur leurs pieds, lui ne sentait rien. Son corps, c'était comme si personne ne s'en était jamais occupé. Il ne souffrait jamais plus que dans le corps d'un autre auquel par mégarde il se serait attaché. Cela était peut-être arrivé. Mais de là à se reproduire... Il ne prenait plus la peine de dire non, il laissait les choses se faire et aller de travers. L'absence totale de volonté était finalement ce qui l'empêchait d'aller se noyer.

■

Comme si elles avaient été des astres d'une lourdeur incroyable, ses journées tournaient avec une lenteur phénoménale qui le laissait exténué. Mais à peine en avait-il fini avec l'une qu'il fallait s'attaquer à l'autre. À quoi bon

cette vie ? se demandait-il. Mais il ne relâchait pas son effort ne voulant pas se faire stupidement écraser.

■

Il traversait des champs entièrement minés, passait à travers les balles, sous les chaînes des chars. Il absorbait les coups comme une serpillière l'eau des sols. Il suintait le sang mais les femmes n'étaient pas effrayées. Il attendait que le ciel se déchire pour se laver. Heureusement l'une d'entre elles lui offrit un coin de son tablier pour s'essuyer. S'il avait eu une langue dans laquelle parler – mais ce n'étaient que nuit noire et couteaux tirés.

■

Contre leur satané vacarme il produisait un silence assourdissant qui n'avait qu'un mérite : les contraindre à penser. Il voyait alors toutes ces brutes et ces jambes bien campées se défaire et flageoler. Il n'était pas méchant. Pour cela il aurait fallu lui extirper son muscle infiniment dispensateur de pureté et d'encombres – or il se refusait à parler à quelqu'un qui de toute façon ne l'aurait pas écouté.

■

Il avait horreur de la violence mais ne cachait pas une affinité pour les prisonniers. Il leur apportait à manger et leur parlait depuis la rue à travers les barreaux. Un conflit cosmique comprimé dans une cellule, un esprit prêt à faire sauter tout le bâtiment, voilà ce qu'il comprenait intimement – mais il n'en parlait pas, c'est une chose qu'il voulait pouvoir apprécier de l'extérieur. Ce n'était pas un sot. Il avait détruit toutes les preuves et les cendres flottaient maintenant au gré de la mer.

■

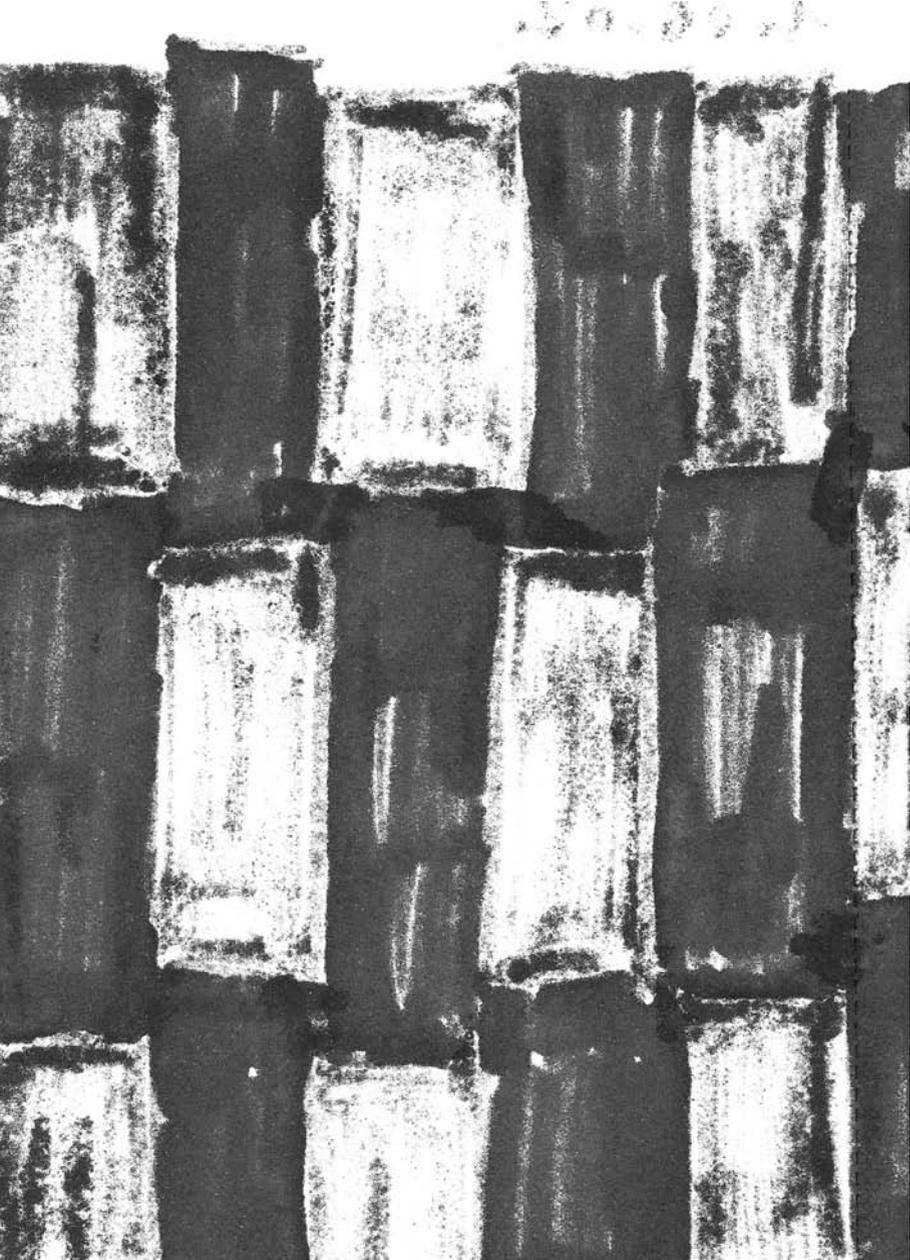
Ce qui lui manquait, ce n'était qu'un tout petit peu de patience et de compréhension. Il bouillait intérieurement et déchirait tout ce qui lui passait entre les mains. De rage il claquait la porte. Les cris qu'il réprimait en avaient rendu plus d'un fou. Mais il n'était pas mauvais et les accompagnait jusqu'au bout. Il connaissait les chambres d'isolement. Il ne lui manquait encore que la tombe. Il ne priait pas mais c'était tout comme. À un certain point c'était le fait de continuer à vivre qui était une prière perpétuellement recommencée (il se prenait parfois pour un philosophe). Il chantait. Oui. Le matin, le soir, le dimanche et la semaine, il chantait !

■

Il était parvenu à un point trop éloigné pour pouvoir reculer et il ne pouvait plus avancer. Il avait les pieds dans un drôle d'état. Bien sûr, il pouvait rester là. Il ne lui arriverait pas grand-chose. Seules quelques bêtes sauvages pourraient à la rigueur le déranger. Cependant il n'avait pas la conscience tranquille, il se demandait s'il n'avait pas laissé quelque chose en bas dont il aurait dû s'occuper, mais où ? Autour de lui ce n'étaient que brume et vapeur d'eau.

■

Un cabanon, une hutte, juste quelques branchages savamment entremêlés, il ne demandait rien de plus pour abriter sa tête et un grand ciel où se projeter.



*Saison #*

Collection conçue et dirigée par :  
Patrick Le Bescont, Nicolas Comment, Anne-Lise Broyer

© Filigranes Éditions - février 2005

© Pascal Gibourg pour le texte

© Cécile Marie pour les encres, extraites des carnets I, III et IV

Filigranes Éditions  
*Lec'h Geffroy* F-22140 Trézélan  
<http://www.filigranes.com>